

Réveil

« Tandis que j'écris [le 16 février 1934], j'entends en bas, sans arrêt, tous ces gens chanter, marcher au pas, faire de la musique. »

Je me réveille en sursaut avec cette phrase en tête. Je l'entends puis je la vois aussi. Je ne sais pas si c'est moi que je vois de dos, assis à un bureau, près d'une fenêtre. Puis la vision s'évanouit, mais j'entends encore la phrase. Peut-être l'ai-je lue hier, ou entendue quelque part, je ne me souviens pas bien où. Au départ, je la vois surtout, je ne suis pas sûr que je me vois, mais je ressens cette gêne que l'on éprouve lorsqu'un bruit extérieur vous distrait, puis vous perturbe.

Et ça y est, on prête l'oreille, curieux. Tout se mélange en plus. Au départ, c'est plutôt joyeux, ces chants, cette musique, mais bientôt ça se fige, et ce n'est plus une danse désordonnée, mais une marche au pas, et ce ne sont plus des chants, mais une harangue, et bientôt quelqu'un éructe. Il faut sortir de là. On commence à rêver qu'on se réveille et on est comme attiré par une force magnétique qui nous réveille vraiment. Et ça y est, on l'est. Au moins on coïncide avec la fiction qui nous met en scène. C'est déjà ça après tout. On lutte un peu, on y croit un peu, on se dit qu'on va peut-être évacuer ce mauvais rêve et se rendormir, mais

non on sait que c'est fini. D'un autre temps, et d'un autre monde, tous ces gens en bas qui marchent au pas et font de la musique nous réveillent. Que l'on vive seul ou pas, dans ces cas-là tout le monde dort autour de soi.

Je me suis tourné puis re-tourné dans mon lit avec cette gêne, cette irritation. Et outre que je ne vis pas seul, et que je partage le lit de quelqu'un qui sait dormir et donc que je ne veux pas déranger, c'est peut-être le seul moment où je n'ai pas envie de lire. Chaque livre qu'il m'est arrivé de saisir dans ces cas-là m'a provoqué comme une intolérance. Je peux lire jusqu'au bout de la nuit lorsque je n'ai pas encore dormi. Mais je ne sais pas quel livre prendre si je me réveille trop tôt. Je suis saturé de la consistance de mes lectures nocturnes, ces lectures un peu épaisses, romanesques, fictionnelles, au pouvoir sédatif. J'en suis écœuré, ou gavé, ce serait comme prendre une louche de chocolat fondu au réveil, non ça non ce n'est pas possible. Mais je ne peux pas encore prendre une dose de ces lectures diurnes, staccato, qui éveillent mon esprit critique. Ce serait comme fumer une clope au réveil. Je n'ai pas fait ça depuis mille ans.

Alors je sors du lit.

Je pense à cette phrase, et maintenant les brumes du sommeil passées, je sais où je l'ai lue, c'est évident, puisque depuis un an, je suis régulièrement plongé, pas tout le temps, mais quand même souvent, de jour bien sûr, pas de nuit, dans un océan textuel où il est aussi question, en tout cas secondairement de cigarettes, de chocolat, d'écriture, de lecture et de sommeil mais surtout de privation, de violence, de racisme d'état, de guerre, de propagande et de mort partout et tout le temps. Je le lis de jour, car la nuit je ne peux pas.

Pourtant, la nuit, exactement dans le même temps, je lis *Nuit* d'Edgar Hilsenrath. Ce qu'on lit de jour ou de nuit,

ça n'a rien à voir avec le monde représenté, car *Nuit* est, si c'est possible, encore plus terrible, terrifiant et cruel que ne l'est l'océan textuel que je lis de jour. Pourtant, j'arrive à m'endormir dessus, j'arrive à m'appuyer sur sa prose. Je ne dis pas que ce n'est pas terrifiant, car c'est sans aucun doute un des livres les plus terrifiants que j'ai lus, et forts, et extraordinaires, et que je conseille à tout le monde de lire, et de ne pas en rester à ses deux satires, *Fuck America* et *Le Nazi et le barbier*, même si elles sont excellentes. Le début de *Nuit*, c'est ça :

« L'homme était entré sans bruit... comme s'il avait eu peur de réveiller les morts. La pièce était plongée dans la pénombre. Peu à peu ses yeux s'accoutumèrent et les contours de la longue estrade faisant office de couchette devinrent plus nets. Ils étaient couchés là. La plupart étaient morts du typhus pendant la semaine ; quelques-uns respiraient encore, mais ils n'avaient plus la force de bouger. Dans un coin tout au fond, juste sous la fenêtre sans vitre, une seule place était vide : la sienne. »

Je n'ai rencontré aucune difficulté à m'endormir en lisant le soir *Nuit* d'Edgar Hilsenrath, alors que jamais je n'aurais pu trouver le sommeil en lisant le journal de Victor Klemperer, puisque c'est lui, qui me réveille la nuit et que je lis de jour.

D'un côté, un monde fictionnel dans lequel on peut prendre place, fût-il effrayant. De l'autre, l'écriture comme acte, pour rester éveillé : rien que ça, tout ça.

La nuit du roman, le jour du journal.

Tour de garde

Donc depuis un an, sans but véritable, sinon peut-être de continuer à travailler autrement sur les états de veille et de sommeil, voilà ce que je fais lorsque j'ai du temps, c'est-à-dire pas non plus très souvent. Je lis un éveil forcé, volontaire, désespéré, qui a duré douze ans, de 1933 à 1945 où l'auteur ou plutôt le scripteur de ces milliers de pages s'auto-administre de très fortes doses d'écriture pour ne pas plonger dans le sommeil dévastateur qui a saisi ses contemporains.

Il est devenu un « watcher », celui qui garde le village, lorsque les autres dorment. Ce mot de « watcher », il ne m'est pas venu seul, je l'ai lu dans un livre pour désigner l'état de veille entre les deux sommeils dans le cas du sommeil biphasique qui fait fantasmer un peu tout le monde en ce moment (avant la modernité, il semble que le sommeil de nuit était partagé en deux temps, avec une phase d'éveil). C'est un peu ça qui lui est arrivé, à celui que je lis.

Il dormait, ou plutôt il somnolait dans sa vie pas glorieuse il faut dire, une vie d'intellectuel de deuxième ou troisième division à l'âge d'or des intellectuels de langue allemande. Mais il était tenace et courageux, essayant des choses que personne ne désirait ni n'attendait. Et au début, c'est surtout ça qui me touche.

Il rêvassait.

Il passait son temps à rêvasser à ce qu'il pourrait écrire, à noircir son journal de ses projets d'écriture qui, au final, ne donnaient pas grand-chose. Il passait une grande partie de son temps à écrire qu'il allait écrire, mais allait rarement au bout de ce qu'il voulait écrire tout en l'écrivant sans répit. Et déjà ça, ça interroge aujourd'hui, ça interroge même notre contemporaine condition, ce temps consacré à l'écriture et à l'écriture pour soi. Ce temps dégagé sur les

autres activités, car tout de même il travaillait, et surtout il consacrait beaucoup de temps et d'énergie à penser à sa maison, à son couple, à Eva, sa femme, qui occupait en permanence ses pensées, elle qui, sans qu'ils le veuillent l'un et l'autre, mais à cause de la folle et criminelle absurdité des lois raciales, lui a sauvé la vie. Il pense à ses chats, à l'économie domestique, aux actualités etc. Mais surtout, une partie de sa journée est consacrée à s'écrire, sans s'adresser à personne, dans des journaux, des carnets, ces formes intermédiaires qui n'ont pas vraiment de destinataires. Ça aussi c'est bouleversant, cette dépense inouïe de travail pour comprendre et se comprendre sans aucun souci de publication.

Autour de lui, pourtant, tout le monde va au bout, ses frères par exemple, médecins réputés, qui, quelques années auparavant, ont été appelés au chevet de Lénine sur son lit de mort ; son cousin Otto déjà célèbre et célébré en Allemagne, avant que son destin ne devienne mondial, une fois qu'il aura fui l'Allemagne. Autour de lui encore, mais professionnellement cette fois, c'est l'âge d'or de la discipline qu'il enseigne à l'université, la romanistique, mais lui le fait en parfait inconnu.

Il rêvassait.

Trop absorbé par l'écriture quotidienne de son journal, par son désir d'écrire sa vie, mais aussi par la nécessité un temps d'écrire des articles critiques pour gagner sa vie, trop occupé tout simplement à écrire jour après jour et pas forcément à produire un savoir bien constitué, il n'allait jamais vraiment au bout de ce qu'il entreprenait.

Il rêvassait.

Puis en 1933, la nuit est tombée, et lui s'est réveillé alors que beaucoup continuaient à dormir profondément, il est resté éveillé pendant douze ans et s'est mis à garder le village que les autres éveillés avaient fui, contraints et forcés.

Il l'aurait bien fui aussi d'ailleurs, mais ça n'a pas marché. Alors il est resté. Au début il ne voulait pas y croire, mais avec cette longue insomnie, ce très long tour de garde, il est devenu de plus en plus lucide, presque extralucide.

Le village, en l'occurrence, c'était plein de choses: des habitudes, des règlements, des lois, beaucoup de lois, une culture aussi, des cultures même qui ne coexistaient pas si bien finalement alors qu'il le croyait, et puis surtout c'étaient des manières de parler, une langue. Après-guerre, il a consigné ses réflexions dans un livre au titre inoubliable une fois qu'on l'a rencontré: *LTI, La Langue du III^e Reich*.

Comme tout le monde, je me suis plongé dedans.

Peut-être pas exactement comme tout le monde, puisque je lis toute cette masse (le journal, les carnets), lorsque la plupart des renvois à Klemperer se font sur la base du titre, d'une phrase ou d'une page. Ce n'est pas une critique que je fais là, mais juste le constat qu'on ne lit pas la même chose dans une phrase-slogan, un titre qui claque ou dans des milliers de pages, parfois assez ennuyeuses et répétitives.

Et bien sûr, moi, c'est l'ennui et la répétition qui me fascinent. Je me dis: formellement, c'est passionnant. Ou plutôt, je me dis: et en plus c'est formellement passionnant. Mais ça, ça marchait bien pour les confinements, la passion pour l'ennui, la répétition et ses formes. Ça y est, c'est fini. Tout a réouvert, et malheureusement la joie passée, on peut aussi craindre le pire. Je crains surtout l'effet compression-décompression sur les discours et les esprits, les miens comme ceux de tout le monde. Dans l'air, je sens qu'on veut en découdre, et moi-même, presque malgré moi, j'ai envie d'en découdre. C'est affreux à dire, mais comme tout le monde, j'ai envie d'entrer en campagne. Je veux être prêt avant que ça ne commence. Je n'ai pas envie de me laisser déborder par elle, j'ai envie de l'anticiper. Ça va partir tellement vite et tellement à l'extrême droite qu'il

EN CAMPAGNE

ne faut pas être pris de court. Il faut de la discipline. C'est pour ça que tous les jours je lis un peu, parfois beaucoup, Klemperer. Je pourrais enseigner ça. Combien c'est utile, combien ça résonne, combien Klemperer peut être contemporain. D'ailleurs, c'est décidé, je vais le faire. Mon séminaire reprend dans quelques semaines, je vais poser quelques idées sur le papier pour le préparer. Comme si j'écrivais un essai qui pourrait s'appeler « Klemperer contemporain ».

Table

Une nuit blanche	7
<i>Dans la glu</i>	9
<i>Scarlett et Adam</i>	14
<i>Une chasse nocturne</i>	17
<i>Un prince ténébreux</i>	20
<i>Arrêter le monde</i>	26
<i>L'heure bleue</i>	31
En campagne	35
<i>Réveil</i>	37
<i>Tour de garde</i>	40
<i>Remontée à la surface</i>	43
<i>Un peu d'histoire</i>	47
<i>Racisé</i>	53
<i>Barnum et raffut</i>	57
<i>Le bruit du monde</i>	62
<i>Obstination</i>	65
<i>Propaganda</i>	73

<i>Dossiers K</i>	78
<i>Poésie</i>	81
<i>Victor & George</i>	85
<i>Blockbuster</i>	88
<i>Jargon</i>	92
<i>Mein Kampf dans un sarcophage</i>	98
<i>Frères mineurs</i>	102
<i>Fixateur</i>	107
<i>Trigger</i>	112
<i>Profanations</i>	116
<i>Littérature</i>	125
Programme de grève	129
Corpus, sources et matières (ordre d'apparition)	145